

Mary OBERRA JUDD
VIVRE ? OU MOURIR ?

Témoignage



Mon chemin vers la résilience...

Mary OBERRA JUDD

Vivre ? Ou mourir ?

Mon chemin vers la résilience...

© Mary OBERRA JUDD, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6441-5

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Aucune histoire n'est innocente.

Raconter, c'est se mettre en danger. Se taire, c'est s'isoler. »

(Boris Cyrulnik – Sauve toi la vie t'appelle)

Je suis née le 10 septembre 1966, j'ai cinquante-trois ans à l'heure où j'écris cette autobiographie, dans une famille de 4 enfants. Troisième de la fratrie (pas la meilleure place !) et deuxième fille.

Mon père kabyle ¹ venu en France à l'âge de quinze ans a rencontré ma mère par je ne sais quel hasard, une jurassienne de famille bien « franchouillarde », née à Aumont.

Lui, que nous nommerons Mario, est issu d'une fratrie de quatre enfants également, deux frères et une sœur, cette dernière tuée pendant la guerre d'Algérie par un tirailleur sénégalais (et ceci a une importance dans la suite de mon histoire). Son père est mort alors qu'il n'avait que six ans.

Il a participé de loin à la guerre d'Algérie pour son indépendance puisque déjà en France mais de très près cependant puisque faisant partie du FLN.

Et je me sens ici tenue de faire un petit rappel historique sur cette partie de l'histoire française et celle de l'Algérie car elles sont bien sûr très liées. C'est en quelque sorte une partie de mon héritage personnel et celui de bon nombre d'algériens vivant en France ou ailleurs. Cette guerre a toujours des conséquences et des répercussions fortes encore aujourd'hui qu'on ne peut nier.

Le Front de libération nationale (FLN, en arabe : **جبهة التحرير الوطني**, en berbère : Tirni n Weslelli Ayelnaw) est un parti politique algérien. Il est aujourd'hui dirigé par Mohamed Djemai.

Il a été créé en octobre 1954 pour obtenir de la France l'indépendance de l'Algérie, alors divisée en départements français d'Algérie. Le FLN et sa branche armée, l'Armée de libération nationale (ALN), commencent alors une lutte contre l'empire colonial français.

Par la suite, le mouvement s'organise et, en 1958, le FLN forme un gouvernement provisoire, le GPRA. C'est avec le GPRA que la France négocie en 1962 les accords d'Évian.

À l'indépendance, le FLN prend ainsi le pouvoir, et s'en assure l'exclusivité en instaurant le système de parti unique. Après d'importantes luttes internes, Ahmed Ben Bella prend la tête du parti, et donc de l'État.

Il sera renversé trois ans plus tard par Houari Boumédiène (1965-1978) qui

prend les pleins pouvoirs, réduisant largement la place du parti.

Le FLN reprend une importance centrale avec Chadli Bendjedid (1979-1992), qui, dans les années 1980, est poussé, par de nombreuses protestations, à approuver une nouvelle Constitution et à introduire le multipartisme.

Avec les premières élections libres, en 1991, le FLN subit une lourde défaite mais l'ascension du FIS (Front islamique du salut) est empêchée par un coup d'État militaire. Le pouvoir militaire dirige et codirige alors l'État, légitimé par l'urgence de la « guerre civile », mais sans le soutien du FLN mis à l'écart. Le parti sort de cette « décennie noire » affaibli, alors que son existence même avait été mise en cause. Ayant définitivement perdu son statut de « parti du pouvoir », il conserve cependant une place importante dans la politique en Algérie.

J'ai peu connu ma famille paternelle. J'ai peut-être vu quelques fois l'un des frères de mon père qui vivait à Paris et tenait un bar et rencontré ma grand-mère lorsque nous avons vécu en Kabylie en 1974. Je me souviens de son prénom, très joli et très rare que je n'ai plus jamais entendu depuis : Zaïna que l'on peut traduire en français par « belle et parée »

Mon père aurait semble t-il caché des armes et participé à plusieurs actions « terroristes ». Il n'a jamais voulu demandé sa naturalisation, fier de ses origines probablement bien que nous n'ayons reçu de sa part aucune transmission de cette culture qui nous reste totalement étrangère.

Ma mère, que nous nommerons Andrée est quant à elle issue d'une famille nombreuse de neuf enfants à la troisième place. Victor Hugo aurait tout à fait pu prendre sa vie comme modèle pour illustrer celle de Cosette tant la misère matérielle mais aussi intellectuelle, sociale et humaine règne dans cette famille.

Mon grand père maternel d'origine alsacienne est un alcoolique notoire, violent et incestueux. Ma grand-mère maternelle est une débile légère comme on appelle les gens limités intellectuellement à cette époque, incapable de travailler. Elle est frappée par le grand-père. Les enfants sont la plupart du temps livrés à eux-mêmes, les plus âgés « élevant » les plus jeunes, frappés également mais aussi, violées pour les filles, majoritaires dans cette fratrie.

Autant dire que ma mère n'est pas un modèle d'équilibre. À dix-sept ans, elle doit travailler et quitte la maison. C'est à ce moment qu'elle rencontre Mario, un beau brun ténébreux qui joue de la guitare. Elle pense avoir rencontré un italien

(il se fait effectivement appeler Mario alors que ça n'est absolument pas son vrai prénom) ce qu'il ne dément pas dans un premier temps. Elle tombe sous le charme et se marie quelques mois plus tard non sans avoir appris juste avant de convoler qu'il n'est pas italien mais algérien. Le choc est un peu rude pour cette jeune fille naïve issue d'un milieu populaire et raciste. Mais il est trop tard car elle en est éperdument amoureuse.

Commence alors une vie mouvementée. Je ne pourrais dire combien de temps a duré la lune de miel mais je ne crois pas que ce fût très long malheureusement. Mario se révèle, volage, joueur, alcoolique et violent. Les coups pleuvent ! Ma mère travaille (ménage, usine ...) mais l'argent ne reste pas dans le foyer puisque bien qu'elle essaie de cacher chaque jour de paie le fruit de son dur labeur, elle finit toujours par en dévoiler la cachette à mon père lorsque les coups pleuvent.

C'est en 1963 qu'arrive leur premier enfant, mon frère, Hakim. C'est un garçon. Mon père est heureux car dans sa culture le premier descendant DOIT être un garçon : «Et la préférence va essentiellement à l'enfant de sexe masculin car, en plus de l'aide matérielle qu'il est censé apporter à la famille une fois devenu adulte, il reste longtemps, sinon toujours, dans le foyer patriarcal, alors que la fille, une fois mariée, quitte la maison paternelle pour le domicile conjugal....le garçon remplit la maison tandis que la fille la quitte, disent les marocains. Le garçon est donc préféré de fait pour la stabilité la sécurité qu'il offre à la famille. C'est à lui que revient la charge de ses parents à leur vieillesse. » (Abdelhak SERHANE- L'amour circoncis).

Ca ne change rien à la vie de ma mère qui continue de tout assumer et de tout gérer.

Mon père de culture algérienne n'est pourtant pas musulman pratiquant, bien au contraire : il ne prie pas, mange du porc, boit de l'alcool, ne respecte pas son prochain (ce qui est préconisé dans toutes les religions) et encore moins son épouse. Il est analphabète mais a développé des facultés incroyables de mémoire et d'adaptation puisque son dernier métier et c'est tout de même exceptionnel il faut le souligner est chauffeur de bus.

Il n'a en fait aucun repère pour ne pas dire aucune éducation mais cependant, il interdit à Andrée de prendre une contraception quelle qu'elle soit et c'est ainsi que née la première fille, ma sœur aînée en 1964, Sonia.

Sonia n'est pas née en France mais en Kabylie. Mes parents sous l'autorité et l'impulsion de mon père sont allés s'installer en Algérie mais n'y sont restés que quelques mois. Je crois que mon père essayait de retrouver ses racines, il ne s'est d'ailleurs jamais vraiment senti français malgré la plus grande partie de sa vie passée en France. Il ne se sentait pas plus algérien très certainement. C'était un déraciné.

Ils retraversent la mer quand Sonia a trois semaines. C'est une enfant prématurée de 8 mois tout comme nous tous d'ailleurs mais sa naissance dans une maternité de Kabylie est difficile et on annonce à ma mère qu'il n'est pas sûr qu'elle survive. À ce propos ma mère raconte que pendant sa grossesse, elle sautait de la hauteur d'une table pour provoquer une fausse couche ne désirant pas cet enfant. Force est de constater que la méthode n'a pas porté ses fruits. Sonia est une enfant calme qui survit.

Le retour en France est bien sûr difficile car mes parents repartent de zéro. Je ne vais pas m'étendre sur cette période dont on m'a très peu parlé.

Je nais un peu plus de deux ans plus tard, encore une fille ce qui pour mon père commence à faire beaucoup. Puis arrive ma sœur, la petite dernière Fatima deux ans plus tard. Là pour mon père c'en est trop....il mettra 15 jours avant de regarder cette troisième fille !

À la naissance de cette petite sœur je ressens semble t-il un sentiment de forte angoisse puisque moi, qui ne porte plus de couches, je me remets à faire pipi au lit. Chaque matin, je n'ose pas me lever et j'entends ma mère hurler de loin car elle sait que les draps seront souillés. Elle qui en plus n'a pas de machine à laver le linge ! Je ressens encore ce sentiment de honte et de mal être d'autant que la punition est alors sévère puisque chaque matin je passe sous la douche glacée.

Que se passe t-il dans la tête de cette toute petite fille de deux ans ?

Je ne me sens pas aimée de mes parents, je me sens comme un électron libre dans cette famille, solitaire essayant juste de survivre et de trouver une place que je n'ai probablement jamais trouvée. Je ne supporte pas que ma mère me laisse chez quelqu'un en garde car je me sens déjà abandonnée. Ce sentiment d'abandon que j'aborderai un peu plus loin me poursuivra toute ma vie et je serai amené à essayer à plusieurs reprises à travailler sur moi et avec l'aide de professionnels (les) pour le dépasser tant il est douloureux.

Pour Hakim c'est difficile également car bien que garçon aîné, il ne bénéficie d'aucun traitement de faveur. Ma mère ne supporte pas cet enfant qu'elle dit menteur, sadique, bref elle ne lui trouve aucune qualité. Il subit aussi beaucoup d'humiliations de la part de mon père. Pour quelles raisons ? Sans doute ne correspond t-il pas à ses attentes, sans doute a-t-il lui aussi beaucoup souffert dans son enfance ? Sans vouloir trop m'avancer, je ne serais pas surprise qu'il ait subi une ou des agressions sexuelles. C'est un des grands paradoxes de mon père, partagé entre deux cultures, il est finalement complètement perdu. Sonia en tant que première fille est aimée de mon père et Fatima en tant que dernière est un peu plus choyée par ma mère.

Je ne me souviens pas enfant d'avoir vécu dans un climat de calme et de bien être. La santé de ma mère se dégrade de plus en plus au fil des ans.

Elle est en grande souffrance psychologique, on appelle cela la dépression mais avec un regard adulte, et sans vouloir faire de la psychologie de bas étage, je crois que c'était beaucoup plus profond et grave que cela et que la dépression n'en était qu'un des symptômes.

Je suis sûre qu'elle souffrait d'une vraie maladie mentale, Sonia pense elle, à ce que l'on appelle la mélancolie² et je crois aussi que c'est une éventualité qu'on ne peut écarter. Cette maladie est probablement accentuée par la vie terrible qu'elle a avec mon père.

Je garde d'ailleurs ce souvenir d'angoisse permanent de sortes de crises qui la faisait tomber dans une sorte de coma pendant plusieurs jours ou de ses tentatives de suicide.

Elle a maintenant quatre enfants en bas âge, qui n'ont que très peu d'écart et qu'elle doit assumer toujours seule sans moyens financiers. Les fin de mois sont toujours très difficiles, mon père toujours joueur, ne travaillant que très peu est toujours aussi violent et boit de plus en plus.

Les enfants essaient tant bien que mal de vivre ainsi au milieu de cette pauvreté et de cette violence permanente.

S'installe un climat de terreur envers mon père entretenu sciemment ou non par ma mère. Nous ne voyons que très peu de monde d'autant que Mario n'est pas accepté par la famille d'Andrée qui comme précisé précédemment est raciste,

par peur de l'inconnu sans doute et d'une très faible ouverture d'esprit. Mes tantes et oncles sont très certainement au courant de ce qui se passe chez nous mais personne ne dit ni ne fait rien.

Le peu d'amis tolérés par mon père sont quant à eux abusés, car en leur présence, Mario est un hôte charmant y compris avec les enfants et plus tard les jeunes gens. Dans le même temps, ses propres enfants n'ont pas droit à la parole ni en privé, ni en public, pas le droit de s'exprimer. Nous n'avons en fait le droit de RIEN.

Nous grandissons dans cette sorte de bulle et je n'arrive pas à retrouver au fond de moi-même un sentiment de bonheur, de joie. Un des rares sentiments dont je me souviens et que j'ai commencé d'aborder un peu plus avant c'est la peur d'être abandonnée par ma mère ce qui engendre des pleurs et des cris à chaque fois qu'elle me laisse en garde. Ce sentiment d'ailleurs est bien ancré en moi et ne m'a jamais quitté. Je souffre en fait du syndrome d'abandon comme on le nomme en psychothérapie, ce sentiment que connaissent les enfants abandonnés à la naissance par leurs parents et par extension comme dans mon cas précis, ce sentiment que l'on ressent quand on ne s'est jamais senti aimé.

Entre les quatre enfants, c'est très difficile. Nous n'arrivons pas à nous construire et à vivre normalement et sereinement et nous n'avons malheureusement jamais eu des préoccupations d'enfant, toujours dans l'angoisse du retour de notre père à la maison à se demander ce qui va se passer sachant qu'il sera ivre comme chaque jour. Nous nous battons beaucoup car tout est sujet à disputes et à coups.

Bien qu'issue d'une famille nombreuse, ma mère n'a pas beaucoup de contacts avec ses frères et sœurs car pendant un bon nombre d'années nous n'habitons pas dans la même région d'une part puis d'autre part parce qu'elle veut cacher ce qui se passe sous son toit par honte et culpabilité. De plus, mon père creuse petit à petit un fossé entre notre famille et l'extérieur.

La famille d'Andrée n'est pas non plus équilibrée et les relations entre frères et sœurs sont explosives, tendues et malsaines parfois, comme dans beaucoup de familles où il y a eu de la violence, de l'inceste et où il a été difficile de grandir, et par conséquent elles ne sont pas très suivies. Je ne suis pas certaine qu'il existe dans cette fratrie un réel sentiment d'amour.